instruit, lorsqu'il est admis à la pratique et qui débute avec succès, finit par l'abandon et l'isolement, s'il ne continue pas à étudier.

Il y a encore un autre élément de succès qu'il ne faut pas perdre de vue,—je veux parler de la confraternité médicale. Nous poursuivons le même but ; or, cette union de nos aspirations exige aussi l'union des médecins entre eux. La communauté d'idées et de besoins communs doit nous rapprocher et nous grouper ensemble spontanément ; on ne peut mériter le titre de confrère qu'à la condition de travailler en commun à une œuvre de bienfaisance humanitaire. A ce titre, de toutes les professions, la nôtre devrait être la plus unie ; malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Pourtant, nous avons tous besoin des conseils et de l'expérience des autres ; aucun peut se dire assez savant, assez expérimenté pour pouvoir se passer de l'assistance d'un confrère. Agir autrement, c'est concevoir une trop haute idée de sa valeur personnelle et une opinion injuste de la valeur de ses confrères. C'est de là que résulte le dénigrement et l'envie qui font tant de ravages dans notre profession. Si nous voulons que le public nous honore, sachons nous respecter et nous apprécier les uns les autres ; en minant sourdement la réputation d'un confrère, en mettant en doute ses capacités pratiques, en révélant ses fautes réelles ou présumées, on ne fait pas seulement tort à un concurrent, on s'en fait à soi-même. Apprenez donc de bonne heure à vous estimer les uns les autres et à vous protéger mutuellement, et si ces quelques conseils sont suivis, ils contribueront, j'en suis sur, à assurer votre succès pour l'avenir, ce qui constitue, après tout, le but vers lequel vous aspirez.

Messieurs, je ne saurais terminer sans faire allusion à l'événement mémorable que nous célébrons aujourd'hui,—je veux parler du 50ème anniversaire de la fondation de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. Le récit de ses luttes et de ses transformations vous est suffisamment connu pour que je n'aie pas à entrer ici dans le mérite de leur appréciation. Aujourd'hui, l'école entre dans une nouvelle phase de son existence. Faisant partie intégrante d'une université canadienne française, ayant été mariée récemment selon tous les rites de l'orthodoxie religieuse, elle a droit et elle compte sur toutes les influences religieuses et laïques nécessaires à son bon fonctionnement ; le chiffre de ses élèves est devenu considérable à tel point qu'on ne peut les loger convenablement sous un même toit ; il nous faut donc un édifice spacieux, central et aménagé des choses indispensables pour asseoir l'enseignement médical sur des bases larges et solides.

Pour cela, il nous faut de puissants secours extérieurs, car les universités, quel que soit le nombre de leurs élèves, ne se soutiennent pas par elles-mêmes, à moins d'être fortement dotées ; bien plus, quelle